

Pascal Leray

Le sens des réalités



Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères

www.lechasseurabstrait.com
patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-087-5
EAN: 9782355540875

ISSN *collection L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: janvier 2010

Copyrights:

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal Leray

Le sens des réalités

L'imagiⁿ
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Table

Merzin détruit	11
Prétexte	13
Merzin détruit	23
La liberté et le désert	31
Le réveillon du nouvel an	39
Éveil tardif	47
Plaques tournantes	57
Abstractions réalistes	87
La rue Ægmur	89
Le syndrome pyramidal	91
Se dissoudre dans l'air du temps	99
L'exode de la raison	103
Complot contre l'ambassadeur	107
L'expérience du verre d'eau	109
La conférence de Stockholm	115
Le pays de Cocagne	121
Fastes et malheurs de l'omniréalité	127
Le briquet qui explosa	133
Le journal d'Haden Ledd	137
La fracture Wayne	141
L'ennui terrible	143
And the still falling rain...	147
Cinéma expérimental	151

Comme on est peu de choses	155
Catastrophe en Iglotoir	159
Le pique-nique	163
Et Rimbaud, de sa tombe...	165
Obsèques néantistes	173
Déserts : le moment est venu	177
Note sur l'extase	181
Jumbo Jet	187
L'essence de la réalité	189
Cinéma expérimental	213
Textes complémentaires	231
À l'attention du lecteur	233
Le sens déréalisé	237
Souvenirs de Myrolesie	247
Les limites d'un texte	263
Incroyables désordres	269
La loi sauvage	297
Prétexte à la troisième introduction	305

Le sens des réalités

1988–2008

Merzin détruit

Prétexte

Passé le seuil de la quarantaine, Alain Merzin parvient au point critique où tout homme consciencieux est amené à se poser des questions sur sa vie, son parcours, son avenir. C'est tout d'abord la peur de la hiérarchie qui lui vient en tête, bizarrement. Une crainte qui l'accompagne jour et nuit, avec laquelle il se démène tant bien que mal mais dont il ne veut rien montrer. La hantise de l'erreur se mêle dans ses pensées à l'espoir de se hisser d'un cran dans l'organisation qui l'emploie. Patient, Merzin attend que trébuchent ceux dont il exécute les ordres. Une angoisse l'accompagne qu'il n'identifie pas. Certaines craintes diffuses se sont déposées en lui mais elles lui paraissent relever de ces désagréments qu'un honnête homme doit bien supporter : la vieillesse, dont Merzin croit sentir les premiers effets ; la faute professionnelle (qui pourrait coûter sa place à son supérieur, permettant à Merzin d'accéder au poste désiré, mais qui, s'il en était lui-même le responsable, le rétrograderait à une situation insignifiante) ; l'agitation gauchiste... Merzin croit déceler l'action insidieuse des extrémistes dans la plupart des mouvements sociaux et dans le travail de sape qu'exercent

les syndicats sur la vie de l'entreprise. Les syndicalistes, il ne les fréquente pas, il les imagine volontiers comme des contingents de militants fanatiques et prêts à s'emparer du moindre incident pour engendrer le chaos. Au milieu de ces préoccupations, s'insinue une imagerie trouble de scènes où sa femme se déchaîne. Oui, sa femme, si lointaine et abstraite, il la voit se donner à d'autres hommes avec fureur. Comme si elle voulait le tourmenter en faisant preuve de la plus grande obscénité, elle se montre cul nu, s'offre à des hommes qu'il a peut-être croisés chez lui un jour : le percepteur, le facteur, un voisin, n'importe qui enfin !

D'abord tournées vers des questions abstraites, puis professionnelles, ses pensées s'enfoncent progressivement dans la sphère du fantasme. Bientôt la trame sociale de la rêverie de Merzin mute en une scène que le cadre juge malsaine, qui le fascine, dont il ne peut se détacher. Progressivement, son angoisse prend le visage à la fois familier et secret de sa femme. Il revoit ses allées et venues silencieuses, l'air fermé quand elle passe devant lui. Elle paraît en permanence ennuyée de quelque chose mais Merzin se sent bien incapable de dire en quoi ! Il ne voit pas du tout ce qui peut ennuyer sa femme alors qu'il lui a offert ce standing raisonnable et correct ! Il n'imagine pas qu'on puisse se lasser de la vie digne et équilibrée, que vivent les Merzin. Sa femme reste silencieuse. Merzin finirait par croire à de l'ingratitude ou du mépris. Entre deux questions professionnelles, certaines postures de sa femme viennent à le hanter. Son esprit se plaît à lui égrener les plaisirs que, vraisemblablement, elle multiplie avec d'autres. Ces idées ne sont que lentement parvenues au seuil de sa conscience. Merzin ne voit pas qu'on puisse désirer autre chose que cette situation confortable et cette grande maison, la maison des Merzin. L'ameublement, la situation du pavillon dans une belle ville de la

grande banlieue, au riche patrimoine historique, tout jusqu'aux cendriers qui s'ouvrent automatiquement quand on approche une cigarette, ce n'est donc rien pour cette femme que Merzin finit par juger malséante ?

Sa femme le trompe. Merzin en est convaincu. Cette pensée a dû emprunter mille biais pour parvenir à la conscience d'Alain Merzin, mille biais parmi ce qu'il y a de plus éloigné de cette certitude. Mais les éléments se cristallisent. Bientôt, l'esprit de Merzin et la méticulosité qui le caractérisent embrasseront les termes de ce problème d'une nature inédite pour cet homme irréprochable. Les infidélités supposées de madame Merzin ne sont encore qu'une idée diffuse dans l'esprit de l'époux. L'idée emprunte d'ores et déjà la forme de dessins de moins en moins abstraits dans la pensée d'un homme qui voudrait gérer cette inquiétude comme toutes les questions qu'il résout au bureau, en suivant une procédure stricte de questions et de réponses. À chaque *item* coché, se dévoile un peu de la silhouette de l'épouse trop secrète. Il la retrouve installée dans des poses toujours plus suggestives, l'image en est toujours plus nette et de plus en plus crue. Oui, c'est tout son corps long et ferme qui tressaille par à-coups entre les mailles de la pensée morne et déstabilisée d'Alain Merzin. Il écarquille les yeux. La résolution d'un mystère érotique fabriqué de toutes pièces dans l'ennui du fauteuil s'avère une entreprise sans fin pour lui. Les questions ne font que se multiplier, s'alimentant d'elles-mêmes. La procédure se poursuit incessamment le soir, avant et après le repas, au fauteuil dans une solitude dont il ne voudra plus se séparer.

Planté au cœur du silence conjugal, rigoureux comme une loi d'exception, Merzin plongé dans ses esprits s'efforce de percer le mystère de son épouse ombrageuse. Il ne se rend pas compte de la nocivité des données qu'il induit en lui-même. Cet homme dont le travail extrêmement procédurier a

modelé le caractère est devenu si inflexible avec le temps qu'il croit le monde tissé des mêmes certitudes que sa tête. Il vient de dessiner, par accident, une série de pensées confuses mais d'une érotique singulièrement excitante. Une chose dont le trait fin et léger suggère d'indécents parois. Progressivement, il se laisse aller à sa fascination : c'est plusieurs hommes qui la prennent désormais ! Ce qu'elle fait avec eux n'a pas de nom, elle semble trouver une satisfaction particulière à les entretenir tous simultanément ! Et ce ne sont que les contours encore rien qu'esquissés d'une fresque que Merzin n'a pas conscience d'élaborer mais dont il pressent qu'elle lui arrachera les yeux, à mesure que s'affirmera le spectacle de ces joutes érotiques d'une *vérité* extraordinaire où sa femme abandonne son corps ! Avec la méticulosité professionnelle qui le caractérise, il laisse défiler un nouveau chapelet d'images mentales où un esthète apprécierait l'encore « flou » artistique. C'est que Merzin n'est qu'à mi-chemin de ce qu'on appelle la jalousie, dont il n'atteindra peut-être même pas l'accomplissement. Son attention sera bientôt sollicitée par un tout autre ordre de choses, parfaitement imprévues de lui. Pour l'heure, ce qui le tourmente n'est qu'une pelote informe de tracas chacun insignifiant, où émergent encore vaguement son projet d'avancement et la pensée des obstacles qu'il ne manquera pas de rencontrer sur son chemin. L'image de cette épouse trop sage (mais trahie par son silence, au final) se cristallise en lui, de plus en plus aiguë : la fresque implique une transformation radicale de celle qu'il côtoie. Le corps de son épouse, qu'il voit comme une masse pensive, qu'il croirait inerte quand ils se frôlent dans le lit, devient un instrument d'exhibition. Les caresses qu'elle se prodigue dans ces scènes ne ressemblent à rien de connu. La rêverie de son mari fait de ce corps l'instrument exercé d'une jouissance frénétique qui se déverse sur les hommes qu'elle soumet à son désir. Le percepteur, le facteur, ce ne sont

pas eux les responsables du délire de cette femme inassouvie ! Elle les a attirés. Ils reviennent régulièrement. Ils ont été tôt avertis des intentions de cette épouse lasse et bouillonnante. Elle sait quelles provocations troubleront infailliblement ses interlocuteurs. C'est une tenue légère, décente mais qui parfois laisse le tissu flotter au large de la peau. Alors, le visiteur peut rêver cette peau qu'on lui suggère. La femme s'excuse : l'heure est matinale (il est pourtant onze heures, déjà). L'équivoque se renforce de paroles aguicheuses et avec complaisance elle gravite autour de l'invité, l'approche, le frôle. Bientôt, elle se saisit de l'homme comme d'un automate. Elle lui arrache ses vêtements, elle colle sa bouche au ventre du bonhomme qui n'en peut plus de joie, trop heureux de pouvoir rendre hommage à une femme qui se donne, à la lumière du matin, aveuglément. Elle fait d'eux ce qu'elle veut. S'il en vient un autre, elle l'invite et ils se suivent, ainsi, à la chaîne peut-être, toute la journée sans doute. Elle leur dit de revenir le lendemain. Il lui en faut toujours plus. Elle attendra, des heures, en peignoir sur le canapé ou dans le fauteuil. Toutes ces matinées, toutes ces après-midis...

S'il commence à se faire de sa femme l'image d'un animal fauve rampant dans un désir insu mais qui se satisfait sans frein aux heures où il est absent, il n'imagine qu'imparfaitement encore l'existence double qu'elle conduit. Il la soupçonne de cruauté. Les attitudes anormales de sa femme, il n'y voit pas de raison objective, sinon une haine qui vise à le détruire, lui. Si elle lui cache si soigneusement non seulement son appétit pour d'autres hommes mais aussi la puissance terrible et profondément asociale de son désir (qui doit être aveugle et, déferlant, rompre toutes les digues de la morale), c'est que le mensonge continué qu'elle combine avec minutie, ne serait-ce que par son silence, se nourrit au quotidien de mépris et de haine envers lui, ce qu'il ne s'explique pas. Tout à coup, Merzin est certain que

les adultères répétés de sa femme sont connus de tous ; il enrage intérieurement de ne pas savoir ce que les autres savent et lui taisent. Ainsi ont dérivé les images que sa mémoire lui présentait sans ordre et qui tout à l'heure encore lui rappelaient tout le respect qu'on lui témoigne – pas seulement sur son lieu de travail, d'ailleurs : dans le quartier, à la mairie, où qu'il se rende, Merzin est un homme considéré. Mais ces images qui défilaient à l'esprit de Merzin quelques minutes auparavant, le confortant dans l'idée que son ascension sociale était auréolée d'un prestige dont lui-même n'aurait en somme que des échos affaiblis, ces mêmes images reviennent inversées à l'esprit de Merzin : dans le même ordre mais teintées d'une ironie horrible cette fois. Il n'avait pas conscience de ce que tout le monde savait. On rit de lui, de sa situation. Ce n'est pas seulement sa femme qui est une vipère. Tout le voisinage paraît odieux à Merzin. Il vit une horreur, toute la machination a été orchestrée par son épouse qui, à cette heure, est dans les chambres du haut, où il y a vraisemblablement aussi leur fils.

Ce fils est un autre objet d'inquiétude pour Merzin mais il n'éprouve qu'une inquiétude vague pour cet être parce qu'il ne lui vient que sommairement à l'esprit que, dans les projets qu'il est amené à concevoir pour sa vie familiale, il y a un fils à ajouter : il représente une certaine charge financière dont Merzin doit tenir compte. L'examen se poursuit. Mais que cet enfant, bien mal connu de Merzin, entre dans un ordre d'idées incestueuses qui épouvantent secrètement ce respectable père, Merzin ne peut le tolérer. Brusquement, alors qu'il était assis dans le fauteuil du salon, réfléchissant on ne sait trop à quoi, il se lève. Alain Merzin, qui entre dans la quarantaine, a en horreur les extrêmes. Ce principe n'est pas seulement quelque chose de réfléchi chez lui mais un véritable instinct qui le conduit à réagir mécaniquement à tout ce qui l'entoure, filtrant le monde avec

une finesse insoupçonnée. C'est ainsi que, devant son téléviseur, Alain Merzin debout a une vision équilibrée, réglée, de ses aspirations et de ses craintes. Regardant autour de lui, il retrouve les preuves de ce que sa vie a de correct : une certaine surface pour le salon, un ameublement rêvé, des collections de livres qu'il ne lit pas, des disques qu'il n'écoute pas mais qui font partie intégrante de l'ameublement. Les disques, ce sont les mêmes que ceux qu'il a vus dans un catalogue, disposés nonchalamment au pied d'une chaîne stéréo laser digital intégré, la même que celle de Merzin, qu'il a acquise parce qu'on lui en parlait, un jour, à la sortie d'une réunion du bureau.

L'horreur des extrêmes qu'éprouve Merzin se vérifie en toute chose : de la politique, il ne tolérera que les questions d'économie et de société les plus ponctuelles, se fiant aux opinions qu'il juge les plus mesurées ; qu'on s'approche de lui pour lui parler, il ressent un malaise terrible qui l'empêche de répondre ; qu'on lui fasse part d'un spectacle, d'un livre dont le titre ne lui est pas connu, il se braque et impute cette faille au pédantisme de son interlocuteur (cette sorte de snobisme qui nous fait chercher très loin ce que l'on a tout près de chez soi). À toute chose, pense Alain Merzin, répond une règle. Toute chose doit revenir à la règle qui sied. Il s'agit de la mettre en application de façon judicieuse, se dit Alain Merzin en souriant. Il lui semble judicieux, comme il l'a fait, d'inviter un collègue de bureau pour la nouvelle année. Ce choix ne sera pas sans impact sur les relations de travail, pense-t-il. Il répond à une certaine convention et je veillerai à ce que tout se passe bien parce que l'application de cette règle comme une figure libre montrera aux uns et aux autres mon aptitude à m'élever au rang supérieur, si bien que ma promotion, pour laquelle je serai appuyé par le collègue que j'ai invité à réveillonner chez nous, s'opérera tout naturellement. Quand mon avancement sera inscrit dans

l'organigramme, les gens n'auront plus qu'à s'étonner d'une chose : « Ah ! Mais il n'était pas déjà à ce poste ? » Merzin regarde sa femme, qui descend silencieusement et passe directement à la cuisine, sans voir son mari debout, devant le téléviseur allumé, plongé dans des pensées qui ne la concernent déjà plus, alors que vingt minutes auparavant, lui ayant fait part de son idée si conforme au savoir-vivre d'inviter un collègue pour le réveillon du nouvel an, elle avait répondu froidement qu'ils avaient prévu de voir sa famille, ce que n'envisageait plus du tout Merzin. Sa femme n'a rien dit d'autre sur le moment. En la voyant repasser, il pense à la réponse de sa femme qui ternit la perspective de ce réveillon. « C'est facile ! », se dit-il, « pour elle qui n'a pas comme moi des responsabilités professionnelles à assumer. La famille, la famille... » Bien sûr, ils ont déjà convenu avec les parents de madame Merzin qu'ils feraient le voyage pour passer le réveillon avec eux. Mais il vient à l'esprit de Merzin que, si sa femme tient tellement à retourner en famille, ce doit être pour une raison occulte qu'il commence peut-être à deviner : elle a quelqu'un là-bas. Sa famille, complice, l'aide à rencontrer cet amant de passage. Peut-être même favorise-t-elle une relation adultère. Ou encore ses parents prostituent de jeunes gens à leur fille pour l'attirer à eux et éloigner du même coup ce gendre qu'ils trouvent ennuyeux ou ignoble, pourquoi pas ?

Merzin revoit la petite chambre que les parents de son épouse lui ont un jour présentée, s'exclamant d'un ton ironique : « C'était la chambre de notre fille. » C'est là, évidemment, que tout se passe. Un homme l'attend, elle ne le connaît pas, ne l'a jamais vu. Elle sait seulement qu'il a été contacté par eux. On lui demande de venir. On lui a fait miroiter « une série de plaisirs. » Elle entre, ne regarde presque pas le visage de son partenaire occasionnel. Elle se donne, brutale, provocante, cherche à éveiller des instincts animaux chez l'inconnu dont elle assouvit sans gêne

les fantasmes les plus abjects. Merzin commence à se faire un tableau précis et vivant de ce commerce dont la réalité lui paraît de moins en moins douteuse. Alain Merzin est décidé. Il imposera à son épouse cette soirée. Il est tout de même plus raisonnable de la passer avec cet excellent collègue qu'en famille. Les parents de son épouse, on les reverra dans l'année ! Et il rit intérieurement du caractère définitif de son argumentaire. S'il obtenait cette promotion sans bénéficier d'appuis savamment entretenus, elle ne lui serait pratiquement d'aucune utilité. Au mieux, son salaire serait rehaussé mais il serait condamné à une stagnation qui lui serait fatale ! Elle le reléguerait au second plan. Il lui faut pouvoir dire : « J'ai d'excellentes relations avec mes collègues. J'ai d'ailleurs invité untel au réveillon du nouvel an ».

Le soir du réveillon, en effet, le collègue est attendu. Il doit arriver aux environs de huit heures. Madame Merzin est à la cuisine, silencieuse, et son silence, qui généralement ne fait que marquer de l'ennui, accuse cette fois une colère rentrée. Mais Alain Merzin, dans ses pensées, ne pense pas à sa femme, il goûte la satisfaction d'avoir, pour la nouvelle année, son collègue à dîner. Puisqu'il est sept heures, il est largement temps de préparer la table pour l'apéritif.

Merzin détruit

Mettons-nous un instant dans la situation d'Alain Merzin. Nous n'en aurons pas pour longtemps, hélas. Mais je veux m'émerveiller avec vous de la fugacité de ces instants où nous croyons détenir les clefs du monde. Nos mains nous paraissent alors si immenses que nos interlocuteurs sont comme des poupées ou des fruits où l'on croquerait à satiété. Ce sont des enfantillages, bien sûr, mais on verra par la suite qu'il ne sont pas infondés. L'homme que nous retrouvons n'a plus de nom. Il erre dans les rues de la ville, empêtré dans la cage de verre que lui a fabriquée un ange moqueur, associé pour un temps à un destin dont il se soucie peu. Merzin se débat. Même la conscience du foyer l'a quitté. Un vent cinglant fouette son visage. On est en janvier. Des plaques de givre se forment sur ses vêtements et mangent l'intérieur des manches du manteau. La vision de cet ange « libérateur » perturbe Alain Merzin. C'est un ange fanatique (ou du moins très emporté). Il a quelque ressemblance avec Robespierre, quand le furieux républicain répondait à un adversaire politique d'un ton d'abord narquois et presque badin pour en venir à l'accuser de crime contre la patrie ! Quand on voit ce

Merzin désarticulé et à demi conscient, au bord de la chaussée, on peut se demander enfin ce que signifie la liberté (et je regrette d'avoir à entrer dans de telles réflexions, qui pourraient être désagréables à quelqu'un). Je me refuse à poser une pareille question. Je préfère prendre une autre route, même si cette route se prolonge indéfiniment, répétitivement, toujours identique à elle-même. De longtemps, je me suis organisé. Marchant, j'ai à gérer un certain nombre de questions existentielles que la marche ne résoudra pas, parce qu'elle a au contraire pour avantage de les prolonger. Ainsi, il y a une évolution, c'est certain, au moins dans mes pensées. Que le paysage change peu ne m'importune guère: je n'ai jamais apporté au monde qu'une curiosité polie, qu'il m'a rendue à l'identique. De cet échange sobre, nous nous satisfaisons bien. Pourquoi irais-je écrire un roman réaliste ? Je suis comme tout le monde, je ne pourrais que vous répéter ce que vous savez déjà. Il y aurait des variantes, vous vous en amuseriez peut-être, moi non. J'en viens à me penser si semblable à vous que, pour un peu, je croirais ne pas du tout exister. Ce que je dis, que vous lisiez jusqu'ici attentivement, n'a aucune importance précise et peut se retourner en tout sens, sans qu'on y trouve quoi que ce soit de significatif. C'est un état de non existence que vous êtes amené à ressentir, très bien, en sorte que vous ne me connaissez pas, je ne vous connais pas, au revoir...

La liberté ! Et que vient faire ce mot dans un roman managérial comme celui que j'avais entrepris, plusieurs fois, avant de l'abandonner ? On sait qu'il sera malmené, qu'on se retournera sur son passage comme à la vue d'un monstre au visage d'ahuri, qu'il s'en trouvera même quelques-uns pour l'accuser: « Si la société va mal, dit Merzin à son collègue, c'est qu'il y a trop de libertés. » Et le collègue sourit en répondant: « Oui, vous avez raison ». Mais la conversation du collègue de Merzin, toujours restée correcte jusqu'alors, prend avec la nuit

une tournure plus subversive. Quand, aux premiers jours de la nouvelle année, Merzin aura perdu la raison, on le verra aller à la dérive dans des rues de la ville, comme un automate sans nom et sans visage. Alain Merzin n'est pas un inconnu pourtant. On a l'habitude de son visage impassible et de ses vêtements aux couleurs un peu passées. Cet homme qu'on a toujours connu hors de saison, hors des modes, prenant sa voiture à huit heures du matin pour rentrer à six heures et demie du soir, erre désormais dans un quartier dont les habitants, pourtant les mêmes gens qui le tenaient pour un de leurs bons voisins (dans ce quartier, les gens ont tous une situation avantageuse) semblent avoir oublié son existence d'égal. On le raille, on s'apitoie sur son sort; on lui parle avec complaisance, comme à un pauvre qu'on a près de soi et auquel on donne régulièrement la pièce pour qu'il continue à assurer la fonction mystérieuse qu'assurent les pauvres auprès des riches. Les déambulations d'Alain Merzin sont devenues un phénomène attrayant pour le voisinage. D'un côté, il suscite une certaine gêne; de l'autre on s'en amuse. Merzin n'a qu'une perception confuse du rôle nouveau qu'il a pris. Mais il a surtout une longueur d'avance sur ses contemporains. Une vue panoramique sur ce voisinage décèlerait déjà un engrenage d'actions mécaniques assez analogue à ce qu'est devenue en ce début d'année la vie rompue de Merzin. Chacun de ces voisins frôle du matin au soir un abîme qu'il arpente dans le plus grand secret (mais un secret partagé de tous, au fait). Alain Merzin n'est peut-être qu'un prototype ? L'équilibre de tout ce voisinage ne tient qu'à un fil. Merzin errant hante la ville. Qui saurait dire les fragments de conscience qui se cristallisent parfois dans ce cerveau dérangé ? Certaines fonctions en lui n'ont pas sombré. Au contraire, elles semblent avoir acquis une puissance exclusive sur son appareil nerveux. Dans le geste, dans l'attitude qu'il prend quand il observe un objet de la réalité (une chose dont

on ne saurait dire à quoi elle correspond dans son esprit), sa scrupuleuse méticulosité se retrouve, intacte.

Merzin n'agressera plus personne. Il semble perpétuellement plongé dans de mystérieux examens de la voirie. Le soir, il paraît éprouver un attrait particulier pour les lampadaires. Dès qu'il voit éclairer un lampadaire, il se transporte dans son halo et de là, se met à tourner en rond à l'intérieur du cercle de lumière qui semble le rendre euphorique. Des témoins disent qu'il dialogue avec des anges. D'autres (et, pour beaucoup, des militants politiques) assurent que la lumière des lampadaires l'attire pour son halo jaune, parce qu'à leur sens, il recherche de cette couleur jaune pour se figurer -- quitte à se brûler les yeux -- le désert. On reconnaît là les contempteurs de la liberté. Ils ont construit de toutes pièces le cas de Merzin en vue de décourager le fonctionnaire disposé à servir son pays. Une propagande a été diffusée. Des livres, des revues, même des catalogues publicitaires ont été détournés. Non seulement des romans ont été inventés, mais encore des chansons, des tableaux, et des figurines que l'on peut disposer chez soi dans une collection de bibelots. Une industrie dédiée à la sape de l'un des principaux piliers de la société. Là où l'on voyait des hommes et des femmes crier : « Liberté ! », on s'est mis à jeter des défis : « Chiche ! » On voulait voir ce qu'il y avait finalement dans ce mot si fort employé. Et l'on n'a pas été déçus. L'image du désert devait faire fortune. « La liberté, ah ! Ne m'en parlez pas, ce désert... » Et l'on passait à autre chose.

Quand l'histoire d'Alain Merzin a été mieux connue et son cas soulevé par la presse régionale (qui y voyait sans doute un curieux accident de parcours, plutôt qu'une prophétie), on a voulu se persuader mutuellement que le désert avait absorbé Alain Merzin. Tous, en tout cas, ont paru en accord pour établir un lien entre folie, liberté et désert. Un poète a écrit des vers de cette sorte :

*Vois-tu Merzin, dans ta folie,
Ta liberté et ton désert*

Ces vers, bien que d'une qualité médiocre (comme tout le reste de ce poème dédié à Merzin), ont été repris par un journal dont la rédaction a modifié le contenu. Dans les pages de la revue, on pouvait lire :

*Vois-tu Merzin, dans ta folie,
Ta liberté est ton désert*

Ce qui ne revient pas au même. D'autant que l'on comprend moins bien, dans cette dernière version, le rôle que tient la « folie », si elle éclaire ou si elle contrefait. Du coup, bien malin qui pourrait dire si la sentence du second vers, artificiellement créée par l'insertion du verbe *être* à la place de la conjonction *et*, doit s'entendre comme une parole de folie ou de sagesse. Il y a eu un débat à ce sujet. De fortes personnalités sont intervenues, ce qui lui a donné de l'importance. Les approximations, les contresens se sont multipliés. L'intention première de l'auteur (qui était mort entretemps), le sens qu'il prêtait à ces vers à l'époque où il les écrivait, le parti qu'il représentait alors, tout cela a été malmené, escamoté, finalement passé aux oubliettes, tandis que progressait l'idéologie subversive du désert, sous la bannière flottante de ces deux vers falsifiés. D'ailleurs, on le remarque aux altérations survenues dans le langage courant : le mot de « folie » vient de plus en plus fréquemment pour évoquer la liberté ; celui de « liberté » est employé pour « désert »... Comme les lieux publics font l'objet d'imprévisibles mouvements de foules, de nouvelles expressions apparaissent. Un endroit désert attire sur lui des exclamations du genre : « Ah, c'est une vraie liberté ici ! Il n'y a pas un chat. »

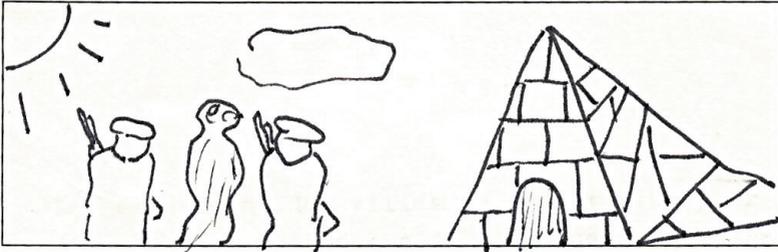
Mais on ne peut pas dire si Merzin a lui-même fait l'expérience du désert. La question reste ouverte. De longtemps, j'ai appris à m'accommoder de ces faits qui, rapprochés au gré d'une intuition quelconque, s'avèrent après examen être un agrégat accidentel de faits sans liens. La coïncidence entre l'histoire tragique qu'il m'ennuie tellement de poursuivre et l'émergence du désert n'en est pas moins notable. Je pourrais produire plusieurs récits qui corroboreraient ce que j'ai déjà expliqué de la vie de Merzin. Je ne dis pas qu'aucun soit véridique mais ils montreraient bien l'embarras où nous jettent les zones désertiques qui surgissent au milieu de nos vies, nous séparant parfois irréparablement, comme si ce sable indéfini figurait quelque chose de notre incompréhension. La situation sociale du pays n'a cessé de se dégrader, explique-t-on ici et là. Les mêmes vous diront, comme ils disaient déjà il y a des années : « Tout va mal, tout va de mal en pis. » Au premier incident survenu, vous les verrez se réjouir de la justesse de leurs vues. Mais ce pessimisme borné n'est jamais arrivé à hauteur de prophétie. Les discours s'épuisent autour de moi. Je reste sans parole. Je ne chercherai pas à expliquer ce trouble. J'attends de voir ce que les jours confirmeront ou laisseront disparaître. Les histoires particulières ne prennent de sens pour nous que si elles offrent une perspective générale. Quand nous voyons un homme tomber, nous n'en souffrons que si, à travers cette vision fugitive, l'humanité entière s'effondre. Il n'y aurait rien de satisfaisant à ce que des histoires individuelles gardent leur singularité. Le journaliste, qui donne à ses pages de faits divers l'homogénéité d'un style constant et admis de chacun, entretient le même genre de préoccupations. Pour chacun des événements dramatiques et infimes que le journaliste brasse au quotidien, une légende fait écho, pareille à ces étoiles qui guident au ciel les destinées humaines. C'est dans cet écho que doit se résoudre la foule des incidents de la vie, sans quoi ils se

perdraient dans une individualité inconnaissable. Mais pour les contempteurs de la liberté, on ne connaît que des fragments isolés de la réalité et ce simple fait rend impensable toute histoire. Nous reviendrons sur ce point : l'historien a été particulièrement blessé par le tour qu'ont pris les événements. « Que se passe-t-il aujourd'hui ? », demande le badaud avec légitimité. À cette question, peu savent répondre. Et ceux qui savent se trompent.

[...]

UN DANGER PARADIAQUE

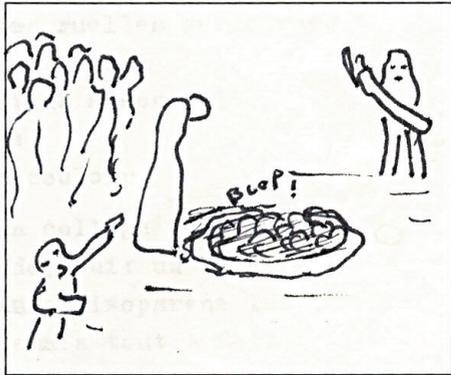
Vol 5, n° 2
1993



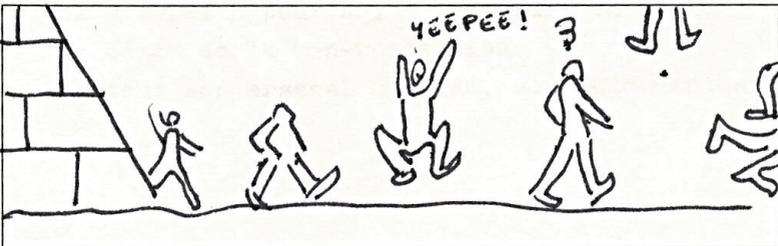
Tout partait du principe que quelqu'un devait payer...
On fit donc entrer Ulrich Hynditir dans la pyramide.



Là, on le jugea
sévèrement...



Et on lui fit clairement
comprendre son sort.



Enfin, tout le monde put partir, l'esprit tranquille.

LE SENS DE TRAITES

STRUCTURES

Longtemps, l'attente avait
paralysé quelques-uns des bran-
leurs de cette fameuse histoire



MAIS

IL ESTAIT
ARRIVER

QUEL
C'EST
UN



du même auteur :

- **Portrait de la série en jeune mot**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Émilie Guermynthe**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Réflexe, 1 - *Cahiers d'études sérielles***
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **L'intérieur extérieur - *Nouvelles de la réalité***
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Avec l'arc noir**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Réflexe, 2 - *Sériettes oubliées***
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2009
- **L'odeur des néons**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2009

- **Une sériographie - *Portable de Pascal Leray***
Le chasseur abstrait éditeur - Cahier de la RaI,m n°11 - 2008
- **Ceci n'est pas une série - dirigé par Pascal Leray**
Le chasseur abstrait éditeur - Cahier de la RaI,m n°9 - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer janvier 2010

ISBN : 978-2-35554-087-5
EAN : 9782355540875

ISSN *collection L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal : janvier 2010



Le sens des réalités est un bien précieux qu'il faut savoir garder en toute occasion. Je connais des gens de différents milieux qui l'ont perdu récemment. Et pas des gens fragiles ! Des gens respectables, en pleine possession de leurs moyens. Sans doute ces gens pensaient-ils exercer un contrôle infailible sur chaque parcelle de leurs esprits. Ce temps est fini – pour eux en tout cas. Ils ne savent plus même l'heure qu'il est, le temps qu'il fait : l'esprit constamment orageux, la pensée ne fait que bégayer. Ils ne parviennent plus à articuler les termes d'une réalité constante, persistante, durable et cohérente, leur rêve d'autrefois. Parfois, je me dis que tout pourrait peut-être s'arranger avec le temps mais l'exode de la raison se poursuit. La perte de la raison est un voyage qui se prolonge indéfiniment et qui amène sa clientèle abusée en divers points qui se ressemblent tous sans se rejoindre de façon convenable. Personne ne les rejoindra, ce qui me rend triste.

Prix: 24 €



www.lechasseurabstrait.com